

Croire à crédit ou le credo laïque

Thérèse mon amour de Julia Kristeva. Fayard, 749 p.

Cet incroyable besoin de croire de Julia Kristeva. Bayard, 189 p.

Gilles Dupuis

Number 235, Winter 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupuis, G. (2011). Review of [Croire à crédit ou le credo laïque / *Thérèse mon amour* de Julia Kristeva. Fayard, 749 p. / *Cet incroyable besoin de croire* de Julia Kristeva. Bayard, 189 p.] *Spirale*, (235), 52–53.

Croire à crédit ou le credo laïque

PAR GILLES DUPUIS

THÉRÈSE MON AMOUR de Julia Kristeva
Fayard, 749 p.

CET INCROYABLE BESOIN DE CROIRE de Julia Kristeva
Bayard, 189 p.

Qu'est-ce qui motive aujourd'hui une intellectuelle résolument laïque, qui se dit même athée, à écrire un modeste « récit » de 750 pages sur l'une des plus grandes mystiques de la chrétienté, après avoir consacré à la question de la foi une série d'ouvrages qui détonent (étonnent) dans l'économie d'une œuvre sémiologique et psychanalytique qui se donnait comme mission, il n'y a pas si longtemps, de fonder une science du texte susceptible de s'intégrer à une « *gnoséologie matérialiste* » (Julia Kristeva, *Sémiotikè. Recherches pour une sémanalyse. Extraits*, Seuil, 1969) ? Une esquisse de réponse est déjà suggérée dans cet oxymore, qui lie la gnose intemporelle — un courant hérétique de la spiritualité judéo-chrétienne alimentée au néo-platonisme qui s'était propagé au Moyen-Orient et en Occident au début du premier millénaire — au matérialisme historique post-marxiste. Malgré la référence à peine voilée au gnosticisme, il s'agissait encore à cette époque, qui vibrait au diapason de Mai 68, d'établir une science qui se faisait de la connaissance une conception essentiellement temporelle.

Qu'est-ce qui a changé, donc, depuis cette période révolutionnaire et intensément laïque qui avait secoué la France républicaine en donnant voix au chapitre aux étudiants contestataires ? Qu'est-ce qui est survenu après le maoïsme héroïque des années 1960 et 1970 pour qu'une des militantes de la noble cause *revienne* à la question idéologique de la foi en la réévaluant positivement ? Le chemin aura été long de *Au commencement était l'amour. Psychanalyse et foi* (1984) jusqu'à *Thérèse mon amour* (2008), en passant par *Histoires d'amour* (1985), *Soleil noir. Dépression et mélancolie* (1987), *Le Féminin et le sacré* (1998) et *Cet incroyable besoin de croire* (2007), avant que Kristeva acquiesce, sans plus d'alibi, au désir subjectif de croire qu'elle avait refoulé, comme tant d'autres de sa génération, au profit d'une science objective dont le besoin semblait alors plus impérieux. Mais était-ce pour autant un chemin de Damas ?

QUAND LA CROYANCE SE FAIT CRÉANCE

Un deuxième élément de réponse à cette question épique se trouve dans l'entretien que Julia Kristeva avait

livré à Carmine Donzelli en 2006. En frontispice de l'édition originale de cet entretien paru en italien, publié en français l'année suivante sous le titre *Cet incroyable besoin de croire*, le sous-titre spécifiait que le point de vue de l'auteur était laïque (Julia Kristeva, *Bisogno di credere. Un punto di vista laico*, Donzelli Editore, 2006). Une laïque se prononçait sur la question de la foi à partir de sa pratique psychanalytique qui, depuis Freud (aussi bien dire depuis « l'origine » de la psychanalyse), considère la religion comme une illusion. Or cette illusion avait encore un avenir devant elle aux yeux mêmes du père agnostique (*L'avenir d'une illusion*) — moins radical sur cette question que son coreligionnaire marxiste qui n'y décelait que « l'opium du peuple » —, ce qui n'est pas encore démontré pour la laïcité, illusoire ou pas, opiacée ou non. Une autre contradiction surgit ici, qu'il faudrait plutôt penser à la lumière d'un paradoxe. Au sein même de l'Église, le catholicisme distinguait entre clercs et laïcs, réguliers et séculiers, comme s'agissant des membres appartenant à la même communauté ecclésiastique (au sens large du terme puisque rien n'existait en dehors de cette communauté, sinon menacé d'excommunication). Ce n'est qu'avec la séparation progressive de l'État et de l'Église que les termes « laïques » et « cléricaux » en sont venus à désigner deux catégories de personnes incompatibles, sur le modèle de l'antithèse plus fondamentale, voire archaïque, entre le sacré et le profane. Or, de toutes les « sciences » nées dans le siècle du positivisme, la psychanalyse est la seule qui se définisse par la voie négative, par ce qui la nie précisément comme science, la rapprochant par le fait même d'une « religion » (au sens étymologique du terme : relier ce qui est délié) qui conçoit sa pratique, thérapeutique ou sapientielle, comme un art de la parole sacrificielle.

Julia Kristeva écrit dans la position inconfortable du confesseur professionnel qui se met à l'écoute du désir de l'autre émanant de l'Autre. Tout en se réclamant de la laïcité républicaine française, elle ne peut s'empêcher d'entendre et de recueillir les confessions, aveux, mais aussi les dénis et désaveux qui tournent autour de cet « *incroyable besoin de croire* », sans compter que la dynamique du

transfert et du contre-transfert en psychanalyse, qu'elle aime pour sa part comparer à une « *histoire d'amour* », engage la foi par la signature d'un contrat tacite entre l'analysant et son analyste. Dans sa préface à l'édition française de son essai, elle le reconnaît explicitement en glosant le verbe « croire » : « *Le credo latin remonte au sanscrit "s r a d - d h" qui dénote un acte de confiance en un dieu, impliquant restitution sous forme de faveur divine accordée au fidèle; c'est de cette racine que découle, laïcisé, le crédit financier : je dépose un bien en attendant récompense [...]* ».

Le credo laïque suppose que l'on passe de la croyance, qui est essentiellement un acte de foi gratuit — un « *saut qualitatif* » dans l'inconnu selon Kierkegaard — à la créance, qui repose sur une relation de confiance « quantifiable » entre deux entités juridiques. Jusqu'à quel degré puis-je faire confiance à mon psychanalyste ? Question de crédibilité. Quel avantage puis-je espérer de la cure en compensation de ce que j'y dépense ? Question de rentabilité. Rien de comparable avec la foi véritable, absolue, comme l'atteste sainte Thérèse d'Avila qui ne mesure pas jusqu'où peut aller l'acte de confiance aveugle ou le contrat de feu passé avec Dieu. Si les vocations convergent (la psychanalyse comme la mystique est un sacerdoce *hérétique*), leurs fins dernières divergent. Là le salut d'une âme est engagée, ici c'est de survie qu'il s'agit. Là tout n'est qu'illusion et enthousiasme, ici désillusion et détachement. En l'absence de toute immanence ou transcendance, il ne reste de jeu que pour des transactions mondaines avec les vicaires du dieu absent. Si la vérité demeure l'enjeu de ces négociations, elle ne peut qu'être relativisée en fonction des sujets qui se la disputent.

L'AVENIR SANS ILLUSION

La faiblesse de la laïcité, par rapport à la religion, c'est qu'elle nous offre un avenir sans illusion. L'humanisme a bien tenté de combler cette lacune mais sans véritable succès ni, pour reprendre une expression à la mode, « développement durable » (l'histoire attesterait plutôt le contraire). Mais il est difficile, semble-t-il, pour l'homme de vivre sans illusions, sans le mirage d'une utopie à l'horizon. La religion lui procure cette illusion — le loisir de croire à nouveau dans l'utopie à venir : Messie, Parousie, Paradis sur terre... peu importe l'allure que prend cet improbable *topos*. Face à ces croyants de tout acabit qui nous arrivent (ou nous reviennent) de loin, dans le temps comme dans l'espace, le laïc se sent démuné, ayant renoncé depuis belle lurette au luxe de l'illumination (appelons cela : la faculté d'illusionnement) pour embrasser le dogme terre à terre de l'athéisme sans lendemain. Mais l'ennui avec Dieu, c'est qu'on ne peut pas prouver son existence ni sa non-existence. Pis, le mot qui tente de nier son existence, « a-thée », ne peut le faire qu'en posant d'abord son être verbal (« *theos* »). Question de *logos*, m'objecterez-vous, mais c'est précisément ce dont il s'agit, Freud ne reconnaissant d'autres dieux que « *notre Dieu Logos* », comme le rappelle Kristeva.

L'autre voie, qu'ont suivie Freud et bien d'autres laïcs avant et après lui, est celle de l'agnosticisme, d'un scepticisme affiché face à toute vérité métaphysique qui, d'un point de vue empirique, ne peut que relever du domaine de l'inconnaissable (la « *chose en soi* » kantienne). Est-ce pour ainsi dire la voie privilégiée par l'écrivain ? « *L'écrivain serait-il celui qui réussit là où l'autiste échoue ?* », se demande Kristeva en comparant ces deux « figures » dans leur rapport problématique au « *besoin de croire* ». J'avoue éprouver pour ma part des réticences lorsqu'on tente ainsi, même sur le mode hypothétique, de définir une « posture » qui serait valable pour *tout* écrivain. Qu'il soit humaniste ou non, l'écrivain n'a pas à embrasser de dogmes, athée ou religieux ; il n'a même pas à se déclarer en faveur de l'agnosticisme ou du gnosticisme. Il a l'embaras du choix. Il peut choisir n'importe quelle option à sa disposition, les embrasser toutes ou les refuser en bloc, opter pour une croyance puis l'abandonner aussitôt au profit d'une autre, selon son humeur ou les circonstances. Il peut aussi s'amuser à s'illusionner et prendre son lecteur au jeu de cette fascination. C'est un peu ce que fait la psychanalyste Julia Kristeva quand, abandonnant le temps d'un roman sa position officielle de laïque se prononçant doctement sur la question de la croyance, elle cède à la tentation de l'écrivaine Sylvia Leclercq qui se laisse séduire par la figure mystique de la sainte en extase. Le nom de son truchement littéraire n'a certainement pas été choisi au hasard. On retrouve en lui le bon vieux clerc, dont il n'est jamais clair justement s'il a revêtu l'habit du moine ou s'il est vêtu d'un tailleur... Si credo il y a, il faut en conclure qu'il s'agit d'un acte de foi bien ambigu, tirant de son ambivalence même les raisons d'être de sa crédibilité.

Dans un monde où la distinction entre « clerc » et « laïc » s'est estompée de nouveau, au profit cette fois de la laïcité qui a transformé en clercs tous les intellectuels, le retour du refoulé — du religieux ou de « *cet incroyable besoin de croire* » — devrait intéresser l'écrivain, voire surtout athée. Non pour chercher de ce côté une vérité insoupçonnée, un nouvel article de foi à opposer au credo laïque, ou tenter un retour inespéré à la religion d'antan, mais pour ne pas demeurer indifférent à ce que tant d'autres prétendent avoir trouvé bien que le scribe sache pertinemment que cet objet est définitivement perdu pour lui. L'objet trouvé n'est que retrouvé, disait Freud à propos de l'objet du désir, laissant entendre par là qu'il n'avait jamais été perdu, mais Lacan d'ajouter que ce n'est qu'une fois re-trouvé que l'objet désiré est à jamais perdu pour le sujet désirant.

« *De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire* » (Jacques Lacan, *Télévision*). En effet, la perte à la vie dure. Face à ce sentiment de perte qui s'éternise, il ne nous reste plus qu'à relever le défi pascalien revu et corrigé par le psychanalyste catholique. C'est ce que font certains écrivains — ceux que je me plais à appeler des « auteurs » — depuis la nuit des temps où il était encore possible de croire ingénument en Dieu, jusqu'aux aurores où, même mort, il ne cesse d'affecter nos vies éclairées : pour le meilleur ou pour le pire. ⊥